Nicolas Schneider

Zone d'évaporation
Aquarelle et encre sur papier, 200 x 140 cm
2010

Zone d'évaporation
Aquarelle et encre sur papier, 200 x 140 cm
2010

Le Jeu de la rivière

Ces dessins sont des peintures.
En noir ou en couleur – l'artiste est daltonien.
Le plus souvent, ça se passe en deux temps, trois mouvements : petits dessins dans les carnets qu'il a toujours sur lui, utilise à peu près n'importe où, quand ; (sélection, projection, agrandissement) ; puis grandes peintures sur papier, pouvant être encadrées, suspendues à cru, ou accompagnées de dispositifs qui tiennent presque de la sculpture.

Rivière
L'élément principal de l'art de Nicolas Schneider est l'eau. Important au moins autant que le médium (l'aquarelle) et le support (papier – etc.)
Le principal à propos de cette eau est qu'elle coule, s'écoule, va.
L'artiste cite Bachelard, qui aimait « accompagner le ruisseau, [...] marcher le long des berges, dans le bon sens de l'eau [...] qui mène la vie ailleurs... » Le philosophe disait aussi : « L'eau tombe toujours, [...] elle finit toujours en sa mort horizontale. »
Or, ici, c'est comme si finalement cette eau ne séchait pas : sur la feuille elle peut faire tache, ces taches, loin de déparer, jouent leur part.

Les titres sont pour beaucoup dans l'impression de flot continu : Good River, Bredele River, Psychotique River – j'en passe. Bien sûr, d'autres séries portent des noms qui ne sont pas de fleuves, de lacs ni d'océans. Mais cette affaire de rivière revient toujours. Il doit y avoir à cela quelque raison.

Carnets (extraits par ordre presque chronologique)
Décembre 2007-janvier 2008 :
- Une boîte – un paquet ouvert, ses bords dans l'ombre, le noir déborde au sol.
- Un renne ou un élan qui serait arrivé à passer un bonnet, ses bois dépassent, hilare.
Fin mars-avril 2009 :
- Une fenêtre aux bords cassés, rectangle ouvert sur rien. Pour les nostalgiques de Peinture, un Clyfford Still béant, Sam Francis aux marges obscures.
- Indescriptible (allons-y) : deux raves siamoises. Le lien entre elles, leurs faces blanches et le friselis de leurs fanes. Entre visage aux joues creuses et cœur avec panache.

Proposons que tout tourne autour de la rivière. Ses rives. Les lignes du paysage : horizon plat, un arbre, la silhouette d'un bâtiment. Comme l'eau file. Phénomènes naturels, donc, s'accommodant d'une certaine abstraction.
Vite, s'y mêlent des créatures. Des bêtes pas complètement réelles, des personnages qui empruntent au conte, au cartoon, à l'illustration, qui ont dans le regard ou la dégaîne des airs qui ne sont pas d'adultes. Enfants, héros, jouets, qui sourient d'un drôle de sourire de travers, à l'envers, blanc de peur ?
Ne pas psychologiser.

L'artiste s'est intéressé, il y a longtemps, à l'eau de vraies rivières (non que celles qu'il peint soient fausses) : la trace qu'elle laissait, s'évaporant, sur la feuille, ce tracé presque imperceptible. Il a pris des photographies,

dessiné des projets de sculpture. Ceci sans doute en lien avec son activité passée près de Jean-Marc Bustamante, aujourd'hui avec l'expérience qu'il ne cesse d'augmenter depuis, sur le terrain d'expositions diverses, volumes autant qu'œuvres graphiques, installations… C'est l'une des raisons pourquoi il sait prendre en compte ce que seront ses œuvres dans l'espace, il ne craint pas les grands formats, ni que ses dessins flottent dans des pièces trop vastes. Heureusement qu'ils flottent. Ils tiennent aussi, très bien, tout seuls ou parmi les œuvres d'autres.

Parfois ce sont des aplats, des lignes lâches, déliées, souvent une matière apparemment accidentelle, selon les canons de l'aquarelle : des maculatures, le pigment se concentre au bord de l'eau, ça fait des traces, marbrures – sutures limite patchwork sur un corps Frankenstein. Le trait peut être malhabile, ostensiblement, ça dit autre chose que la perfection d'une ligne.
Parmi les dessins/peintures récents, sur fond d'inspiration régulière prise dans la nature, l'intégration d'un élément de décor au second plan participe de l'image créée avec le personnage ou la créature. Les derniers carnets vus renferment des sortes de cadres mouvants, quelque chose évoquant les ondes de l'eau, mobiles, enserrant le motif, labile lui aussi.
En grand, c'est aussi une sorte d'élémentaire géométrie. Des croisillons esquissent une paroi, un pan de mur. Même logique : tordre un peu la réalité à laquelle on se réfère, pour qu'elle ne soit pas qu'aimable fantaisie, intrigue.

Un canoë glisse au ras de l'eau sans la troubler. Un tapis près d'une table à huit pieds finit en un semis de gouttes. Là c'est un tas d'étranges pétales, oreilles de lapin ? Un plongeur suspendu comme une balancelle. Tout ça rouge pavot.
Un paysage presque indien, montagne conique, totems ou cactus – safran.
Des tuiles tombent d'un toit mangé de mousses. Des reliefs redoublent des nuages. Un lampadaire au milieu de nulle part – terre de Sienne ou terre d'ombre.

Jeu
Facile. C'est le mot qui vient, le sentiment ressenti, pour qui connaît un peu la technique, face à ces dessins, peintures. Non pas au sens où ça le serait trop, diminuant leur valeur parce que ce ne serait que ça. Facile au sens d'aisé, advenant sans effort, avec une évidence. Il ne saurait en être autrement.
Nicolas Schneider dessine énormément. Il peint beaucoup, souvent. Il ne faut à son élan nul obstacle, nulle entrave. C'est ainsi qu'il a mis au point, au fil des ans, sa méthode et son mode, souple, abondant.

Carnets (suite)
Début le 3 mai 2009
- Peut-être, à gauche, une espèce d'ange, pas très libre, mais puissant ; à droite, en plus petit, une pierre tombale près d'un tronc mort. L'impact, le rythme y sont : même si ça n'a rien donné, je crois, tout y est déjà.
- L'original du bestiau a la patte grêle. Cheval préhistorique plutôt que chimère. Pas gracieux : mieux que ça.
Commencé le 11 mai 2009, repris le 25 juillet
- D'un jet, à peu près, la courbe d'une masse molle qui s'effiloche, et qu'illumine un trou. Pas une méduse,

alors quoi ? Aucune importance, étant donné le lavis gris somptueux qui fait sa robe.
- C'est brisé, les morceaux pourtant sont encore solidaires – ou bien il s'agit d'une distorsion d'architecture, un kaléidoscope, et pas seulement. C'est à la fois fragile et résistant.

D'abord le jeu consiste à dessiner dans les carnets de moleskine fins, nombreux, certains très petits, d'autres un peu moins, datés, avec pour quelques-uns la mention d'un lieu. Les règles peuvent changer. Encre, feutre, crayon de papier, aquarelle. L'eau, déjà, toujours. Elle fait onduler, gonfler, réagir le papier. Laisser sécher.
Le jeu consiste ensuite à choisir. Hasard ou chance, quelquefois cela semble aller de soi, d'autres fois pas du tout. Puis numériser, « travailler à l'ordinateur » – quelles retouches, guidées par quoi… sinon par un esprit de décision exercé, sûr. Il faut, dit l'artiste, que ça aille vite. On voit alors ce qui pourra rester.
Le jeu consiste alors à projeter les dessins agrandis, lumineux grâce au vidéo-projecteur, et, partant du tracé « au crayon aquarelle », « l'inonder ». Il pleut à verse sur ces feuilles, l'eau gagne, envahit. Des dessins naissent de cette inondation voulue. Souvent, au-delà des paysage se souvenant de la rivière originelle, des bêtes, bipèdes, corps incomplets, silhouettes bancales…

Nicolas Schneider ne cache rien du processus, depuis les carnets jusqu'aux mises en scène adoptées pour certaines séries, dans certains lieux. On peut donc en parler de ce point de vue, formellement. Il se passe entre les deux formats, médias, entre l'atelier, l'espace d'exposition, quelque chose de déterminant, de l'ordre de la transmutation.
Mais pour qui découvre, exposés, reproduits, les grands dessins/peintures, sans savoir disposer d'un mode d'emploi : faut-il absolument connaître l'origine de ce monde ? Et si le spectateur veut y voir une fiction, quitte à remplir lui-même les blancs, fiction qu'il ferait sienne, pourquoi non ?

Le jeu continue ainsi, du côté du spectateur, s'il veut – il veut bien. Il peut être question de découvrir les formes, se faire au motif, sans pour autant vouloir savoir qui, quoi. Les titres permettent de suivre un peu mieux (pas toujours). L'eau resurgit, île où se perdre ; les rivières ont chacune leur tonalité. Si « Tout va bien », ça n'est pas bien lisible…
Parfois entrent des sortes d'animaux, parfois s'inscrivent des entrelacs. Dans Le Chant des sirènes, on n'en voit aucune, le tout étant de les entendre.

La dimension ludique est capitale. Sans elle, il n'y aurait simplement ni dessins, ni surtout peintures. Dessins éventuellement, dans ces légions de carnets remplis par une espèce de pulsion, des notes, pouvoir se souvenir, juste quand ça vous prend. Mais leur transposition, éclosion (explosion ?) ne saurait avoir quoi que ce soit de laborieux. L'artiste s'amuse. Et quel plaisir de voir plus grand, voir le dessin s'affranchir, la peinture se déployer.
Varie aussi, au-delà du noir premier, la couleur. Sans doute il faut lier la qualité des monochromes à l'œil du peintre et à son affection – ses rouge-rose-orangé de fleur, ou alors jaune vif, acide, et terre, d'hiver ou de printemps.
Puis, l'artiste conçoit pour l'une ou l'autre exposition, outre les cadres, des structures, notamment ce bizarre mobilier vertical, chantourné, comme bois brûlé, qu'il nomme « balustres », et où viennent s'encastrer ses dessins.

Animal à trop grosse tête ouvre ses naseaux, on dirait qu'il pleure, papier trempé (extrait de la série Lost in Iceland, 2009). Deux cocards reliés par un sourire instable, ou bien écouteurs pour sons renversants (extrait de Psychotique River, 2008) ? Space Invaders mangés aux mites, il en reste pourtant quelque chose – tant pis pour la géométrie (id.). Une ourse aux longs cheveux ? Son empreinte, la tête coquettement penchée (id.).

Mystère
Ce paradoxe, chez tant d'artistes contemporains : leur peu de goût déclaré pour la glose autour de leur travail, et cependant, impossible de ne pas constater qu'il s'inscrit dans un réseau de références, admises ou non. Pour n'y pas revenir, on citera Bruce Nauman, Christopher Wool, Ugo Rondinone, Sylvia Bächli.
En allant juste un peu plus loin, il y aurait cette veine gothique ouverte un jour chez nous par Victor Hugo, plus récemment commune, à, disons, Edward Gorey, Tim Burton. Comme un tropisme américain, et de cinéma, qui fait qu'il n'est pas incongru de citer Mystic River d'Eastwood, après La Nuit du chasseur de Laughton – et Dead Man de Jarmusch.

Ça risquerait pourtant d'aller trop avant, en particulier au-delà du mouvement qui fait naître les dessins, peintures, et demeure essentiel. Mouvement spontané, instinctif, certainement pas intellectualisé sur le moment, mais ensuite pensé, pesé – quand les dessins, sortis des carnets, grandissent, certains devenant peintures, et prenant, avec leur couleur, leur dimension, identité. Leur sens, pas forcément : il n'est guère explicite, sciemment. Rien de narratif. Le mot d'ordre, secret, serait plutôt : ambivalent.

Carnets (fin)
Début le 23 juillet – fini le 25
- Rectangles-losanges blancs sur fond noir, non, feuilles tombant, papier à lettres de deuil, elles planent la nuit doucement, viennent se poser au sol, devraient y faire une pile, en attendant…
- Un visage encadré (les yeux, pas de nez ni de bouche) aux contours successifs, on dira… dubitatif. Et comme le cheval avait l'étoile au front : lui, c'est une tête de mort, deux trous blancs, le sommet crénelé. Bouh.
Début 8 juillet – fin 22 juillet 2009
- Bon, c'est possiblement tout autre chose : au milieu des fleurs, retour du jardin enchanté, parmi les tiges fines, corolles dépliées… une variation sur un thème de Courbet. Comment ça, pas du tout ?

L'artiste a deux petits garçons. Il envoie leurs visages épanouis parmi les photos de son atelier, la table de travail, lui-même en train de dessiner, les feuilles à plat, ou encadrées, suspendues, au mur, au sol, partout, « pour l'ambiance ». En ces lieux, rien à craindre, pourtant ça fait beau temps qu'on sait qu'il faut, dans les histoires à raconter, des monstres affreux, des qui se cachent sous le lit, qui vous rattraperaient si vous ne couriez pas assez vite, si les parents n'arrivaient pas juste à temps pour allumer la lumière. « Viens, viens, mon petit lapin ! Il y a de la bûche. » Qui croira qu'il n'y a pas d'ogre caché ?
Sauf que ces dessins, peintures, ne sont pas « pour enfants ». C'est juste assez troublant, passionnant, de voir combien l'imaginaire du père puise à ses propres souvenirs, à des choses vues ici et là, mais aussi, on est en droit de le supposer, à l'imaginaire de ceux qui viennent après lui, tout proches. Sans mièvrerie.
La couleur, pas si tendre, acidulée, une fois qu'il est lancé, sert à tout : lapin freak, jambes fléchies, armes à bulles. C'est aussi là qu'intervient le format agrandi des peintures, imposant l'image non seulement à une échelle supérieure, mais sur un autre plan.

Cela permet à Nicolas Schneider de laisser résonner dans l'air des rires un peu grinçants, étouffés, rires jaunes. Pas de quoi mourir de frayeur. Mais avoir un frisson, éprouver un léger malaise, se demander, au juste, ce qu'on voit ?
L'atmosphère surprendrait moins en Amérique, en Angleterre, même, en Allemagne, Europe centrale. Un côté grand-guignol, caustique ou cruel, inconfortable au spectateur, assumé tout à fait par l'auteur. On n'est pas dans la séduction, mais dans un charme mêlé : d'un coup tout s'assombrit, puis le nuage passe, sans qu'on puisse oublier, froid soudain. Sur un bord de l'eau quelque part en Alsace, un artiste griffonne, rentré chez lui, il laisse reposer, puis décide quoi peindre ; alors seulement on découvre ce qui s'est passé. Qui va rester, dont l'image nous hante.

Devant certains masques (plutôt que têtes, ou visages), pas de quoi rire. Pleurer non plus. J'aime l'éléphant qui penche, laisse penser qu'il s'est libéré, détruisant sa cage en partie. La bête menue pattes serrées, cornes en lyre, pourvue de trois paires d'yeux. Mieux que le crocodile au museau court, un peu bossu. Comment attirer la confiance ?
Par beau temps, tout paraît fluide. Plus menaçant du tout ? Ça ricane pourtant, ça se faufile, la mort tient à si peu de choses, on la voit se multiplier (onze petites cuillers n'en sont pas vraiment). C'est pour rire, mais rien n'est pour autant serein, à tout instant il y a, sinon Risque de précipitation, du moins d'irruption d'éléments incontrôlables, invités à ce titre à participer.
Alors, bestiaire aux membres déformés, oiseaux capables de chanter, non de tenir debout, de voler, moins encore. Arlequinade, dépouilles, un peu comme un train fantôme en plein jour. Freakening, voire scary : à faire peur ? Pourtant, l'artiste n'apparaît pas torturé pour un sou, ni mélancolique, du tout. N'empêche : lorsqu'il compose un bouquet, ses fleurs sont coupées, noires.

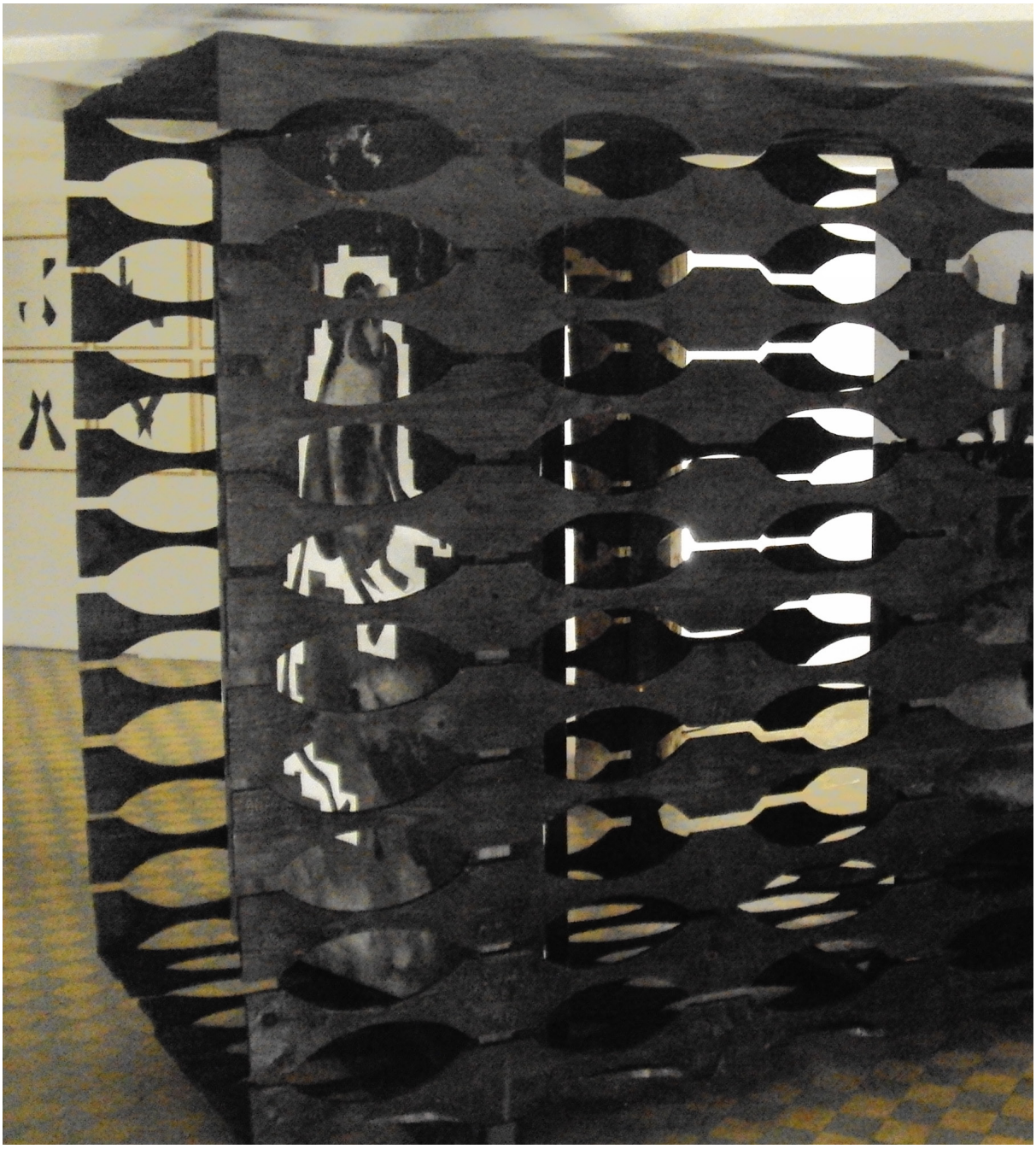
Ailleurs c'est un sapin qui pousse droit sur ce qu'on n'identifie pas instantanément comme une jambe tendue au sol – un cadavre ? Couleur colchique. Puis des revolvers bricolés en carton, et bang ! dans la cuisine. Mickey de profil baisse le nez, quelle bêtise n'a-t-il pas faite ? Un clown blanc se gratte l'oreille comme un chat passerait sa patte par-dessus la sienne, le maquillage empêche de voir s'il est triste ou gai.
Une maison oscille dans le vide, mauve. Un escalier rose n'en finit pas. Un autre sapin s'élève au-dessus d'un crâne rieur. Ça doit être un anniversaire, ou mercredi, il y a bagarre entre les lutins, un singe costumé, ça claque – et finit pas un corps suspendu (le poulet du dîner ?). Cette nuit défileront les paysages vus sur la rive, souvenirs de ballade pâlis, comme solarisés, en plein hiver. Bourrasque parmi les pins. Du vent.

Cette énigme, pour finir : l'artiste dessine et peint, l'eau est son élément. Ses créatures, bêtes et personnages, entre-deux, l'atmosphère de micro scènes à décider, rencontres minute, sensations durables… tout cela bel et bon, tel qu'il le trace et laisse le liquide l'investir, y circuler, dans un geste devenu familier, qui répond tant à son souhait qu'à son désir d'imprévu.
Rivière, nature, jeu. Mais ni bleu, ni vert.
D'où vient la couleur ?

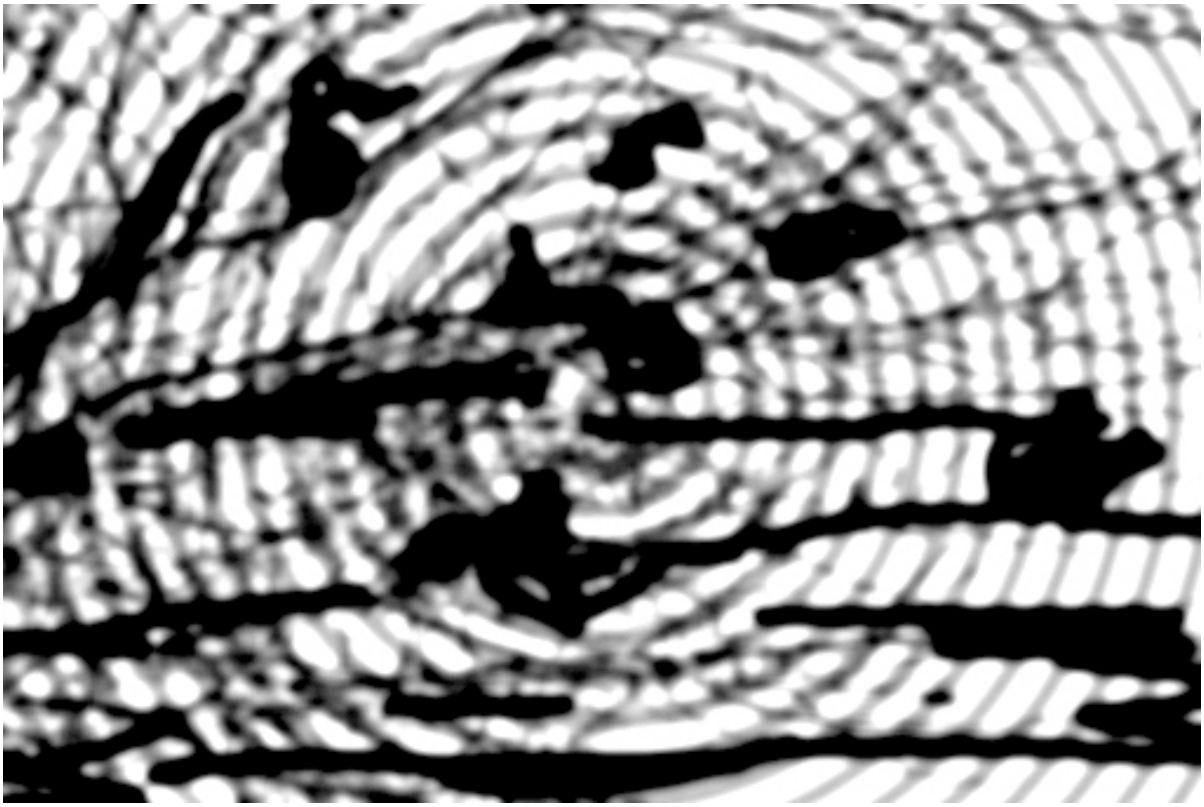
Anne Bertrand

Aquarelle et encre sur papier, 200 x 140 cm
2010

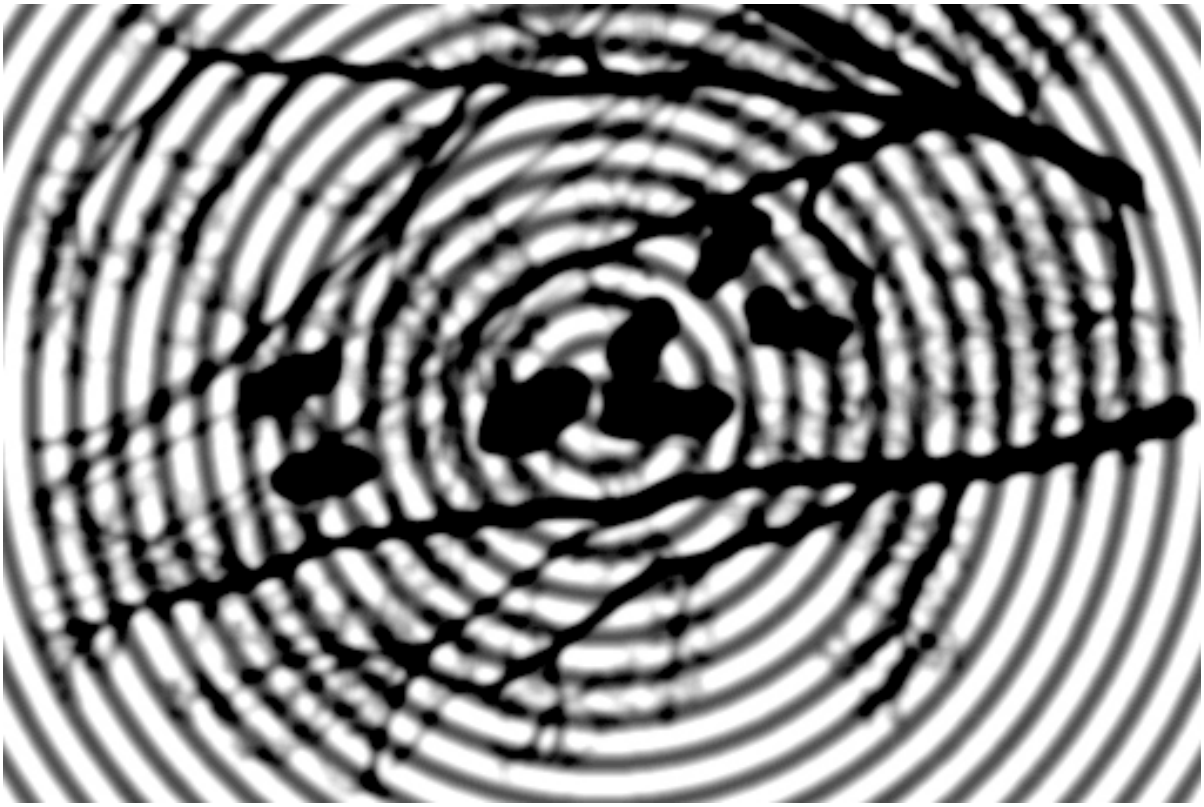
Goodriver ,
Bois, aquarelle sur papier, 260 x 110 x 200 cm
2010
Exposition Entrez c'est ouvert avec Etienne Pressager,
Schaufenster, Sélestat



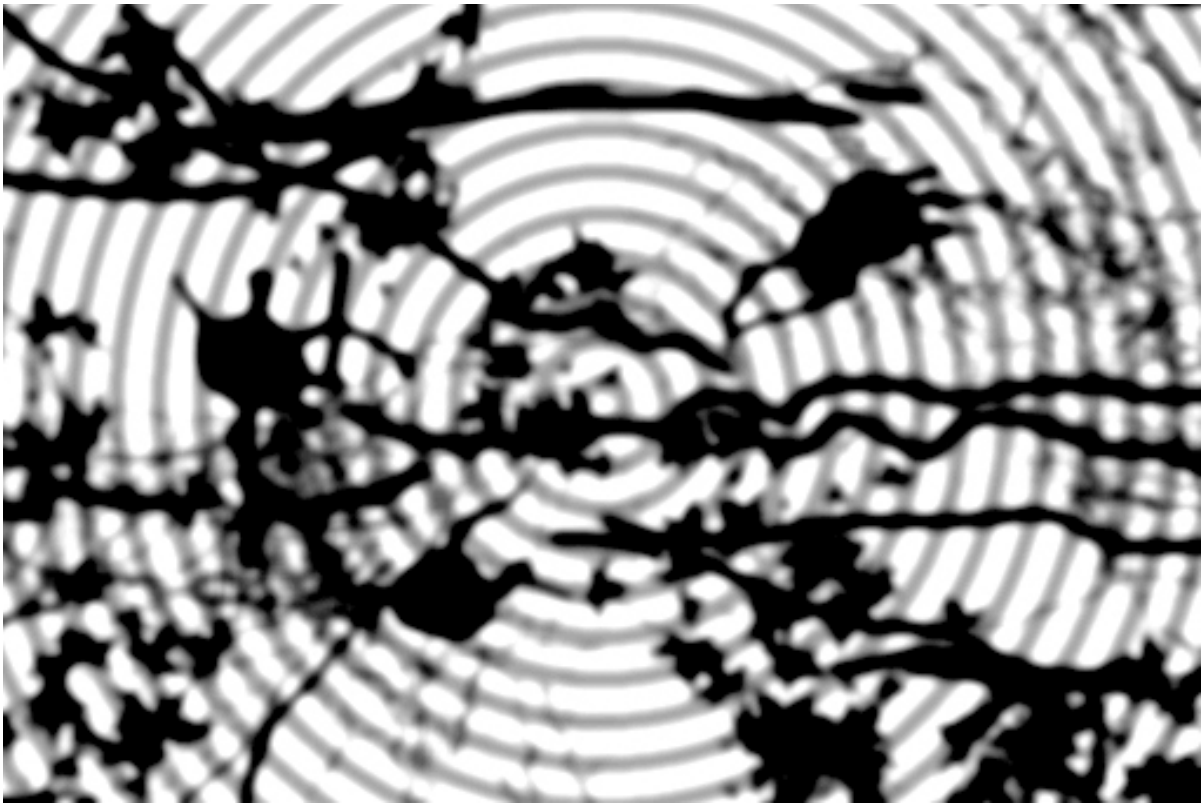
Goodriver ,
Bois, aquarelle sur papier, 260 x 110 x 200 cm
2010
Exposition Entrez c'est ouvert avec Etienne Pressager,
Schaufenster, Sélestat



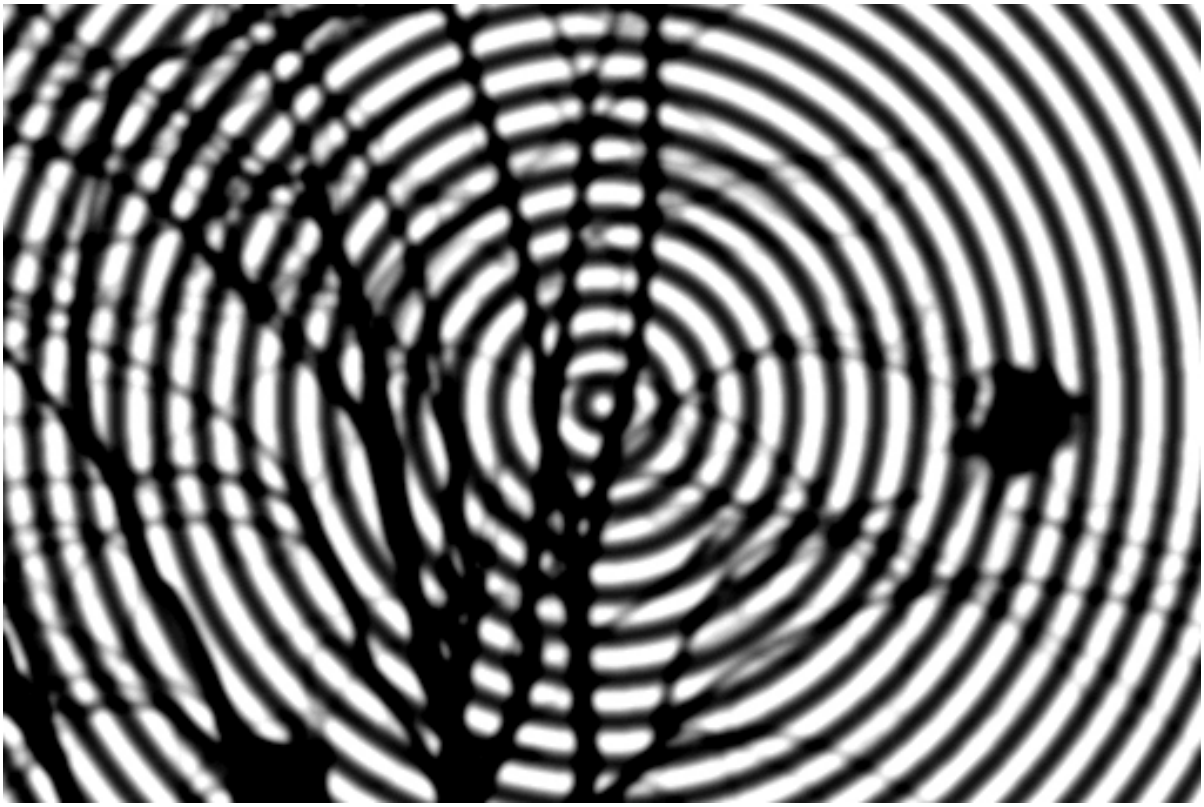
Entre les gouttes
Aquarelle et encre sur papier, 170 x 110 cm
2010



Entre les gouttes
Aquarelle et encre sur papier, 170 x 110 cm
2010

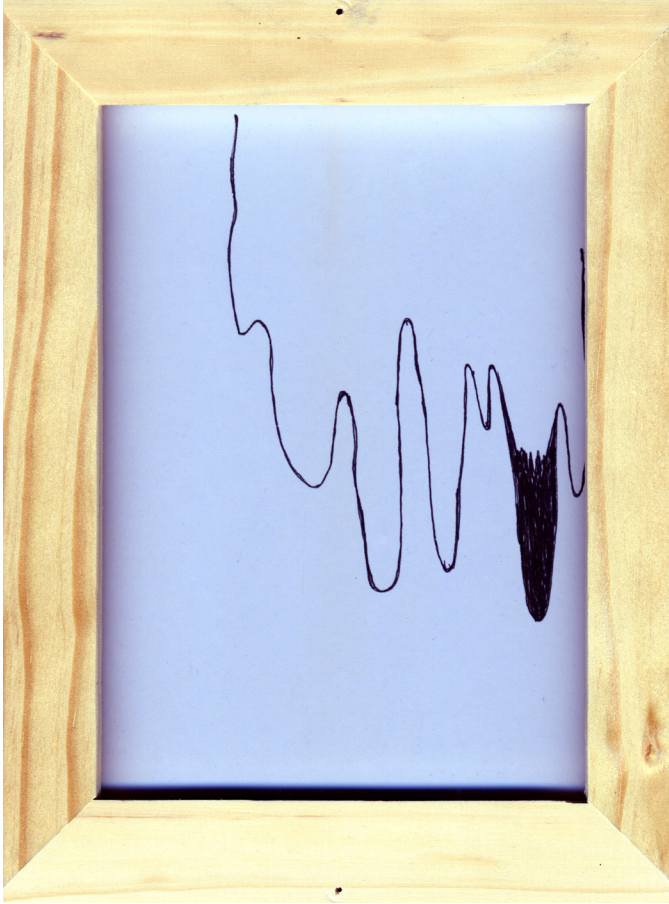


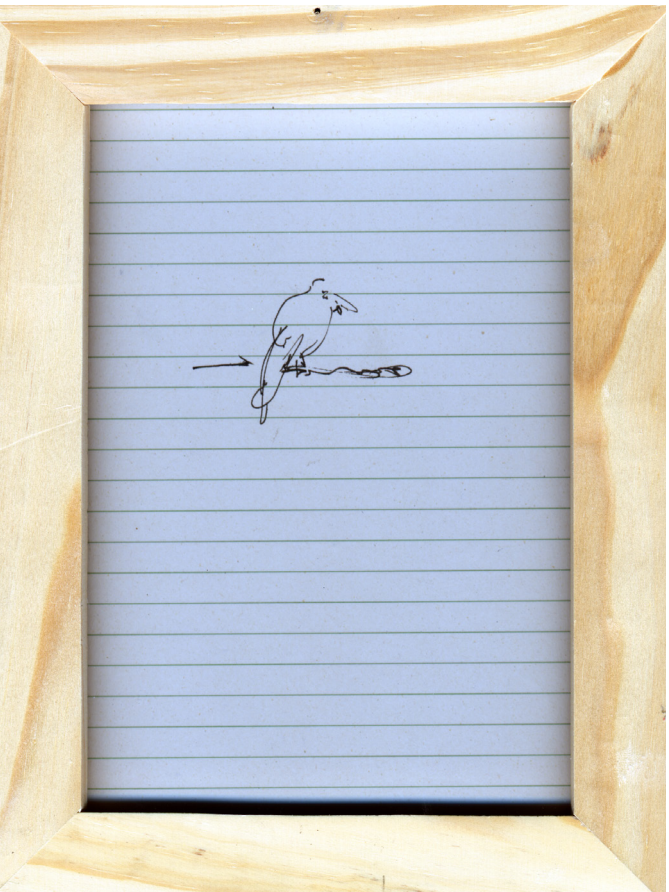
Entre les gouttes
Aquarelle et encre sur papier, 170 x 110 cm
2010

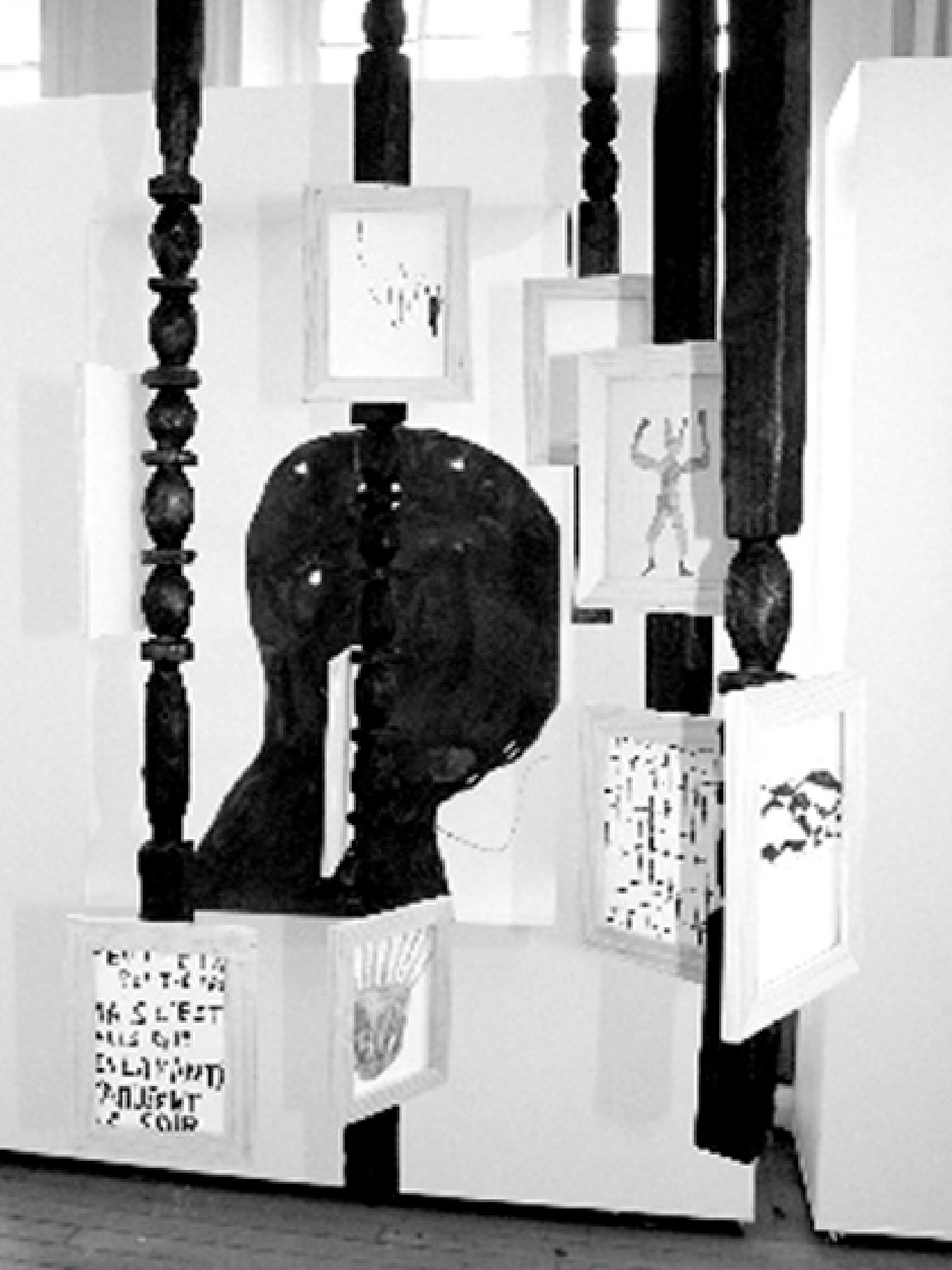


Entre les gouttes
Aquarelle et encre sur papier, 200 x 140 cm
2010

Balustre
Bois, aquarelles sur papier, acier, 260 x 210 x 4 cm
Exposition avec Charles Kalt, la Douëra, Malzéville
2009

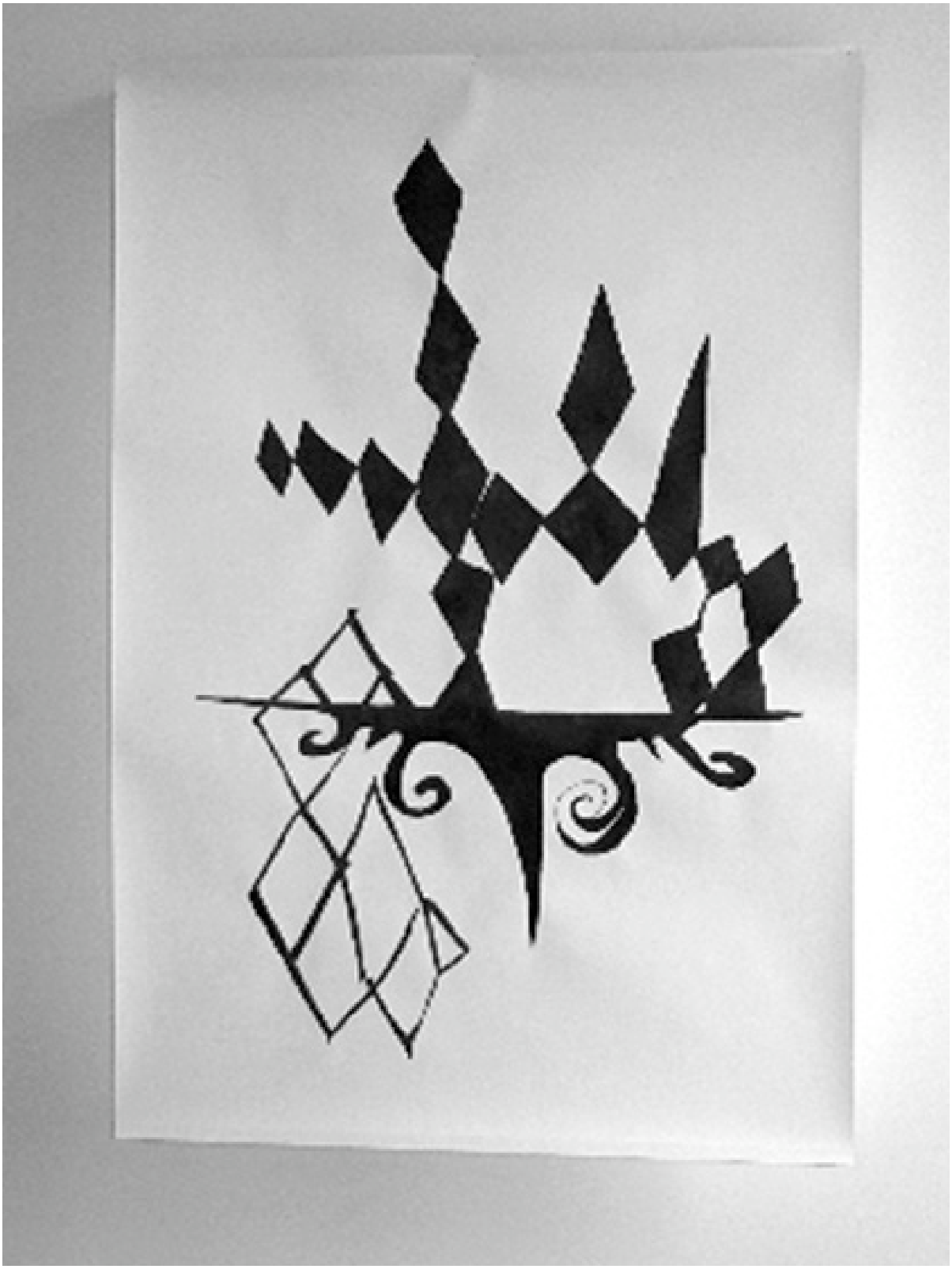






Lost in island
Aquarelle et encre sur papier, 230 x 90 cm
Exposition avec Charles Kalt, la Douëra, Malzéville
2009

Lost in island
Aquarelle et encre sur papier, 150 x 100 cm
Exposition à l'Ecole supérieure d'art d'Epinal
2009



Lost in island
Aquarelle et encre sur papier, 150 x 100 cm
Exposition à l'Ecole supérieure d'art d'Epinal
2009

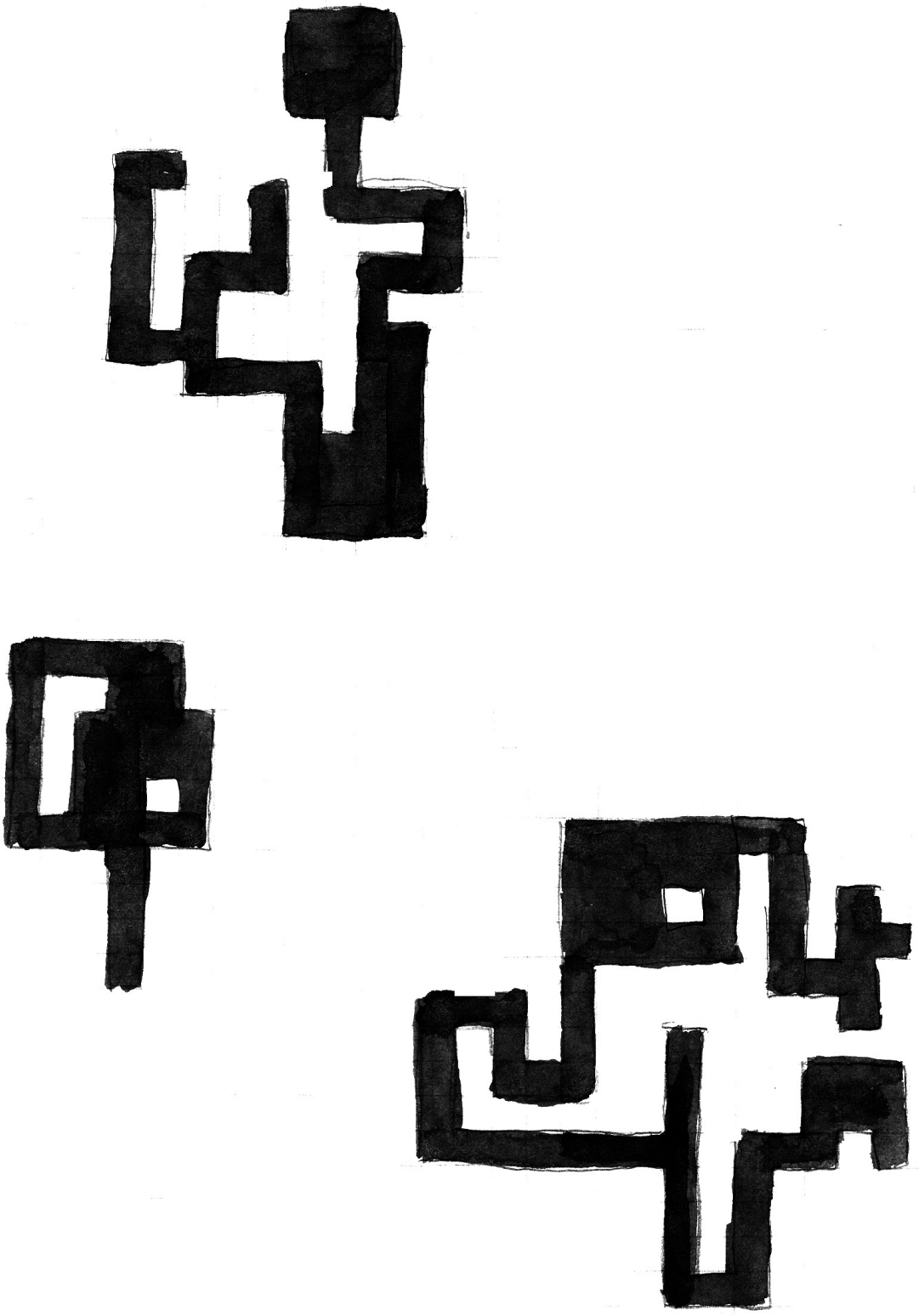
Lost in island
Aquarelle et encre sur papier, 150 x 100 cm
Exposition à l'Ecole supérieure d'art d'Epinal
2009

Lost in island
Aquarelle et encre sur papier, 150 x 100 cm
Exposition à l'Ecole supérieure d'art d'Epinal
2009

Lost in island
Aquarelle et encre sur papier, 150 x 100 cm
Exposition à l'Ecole supérieure d'art d'Epinal
2009

Lost in island
Aquarelle et encre sur papier, 300 x 100 cm
Exposition avec Charles Kalt, la Douëra, Malzéville
2009

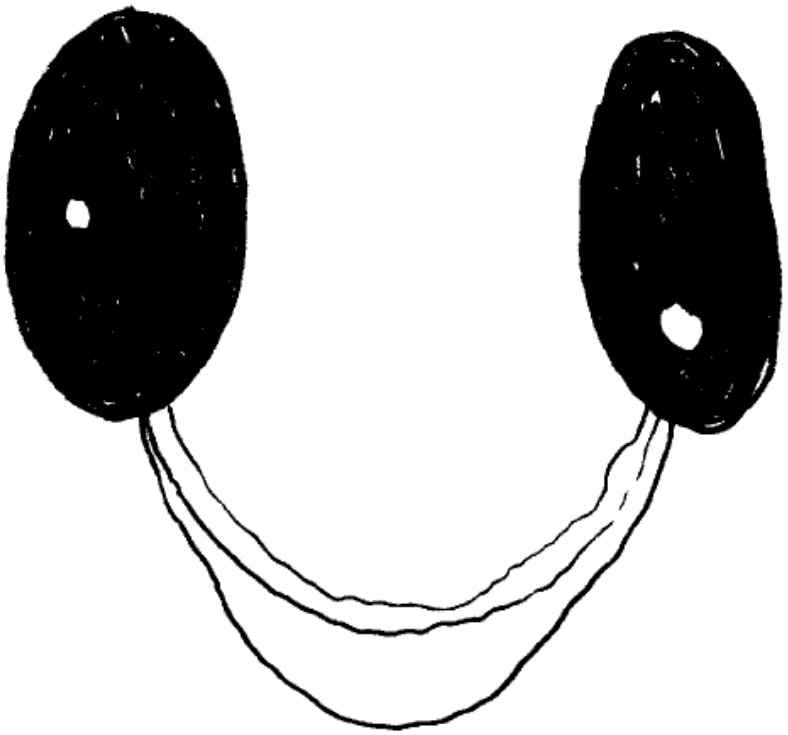
Lost in island
Aquarelle et encre sur papier, 200 x 100 cm
Exposition avec Charles Kalt, la Douëra, Malzéville
2009



Psychotique river
Aquarelle sur papier, 120 x 165 cm
2008
Collection de l'Artothèque du Limousin

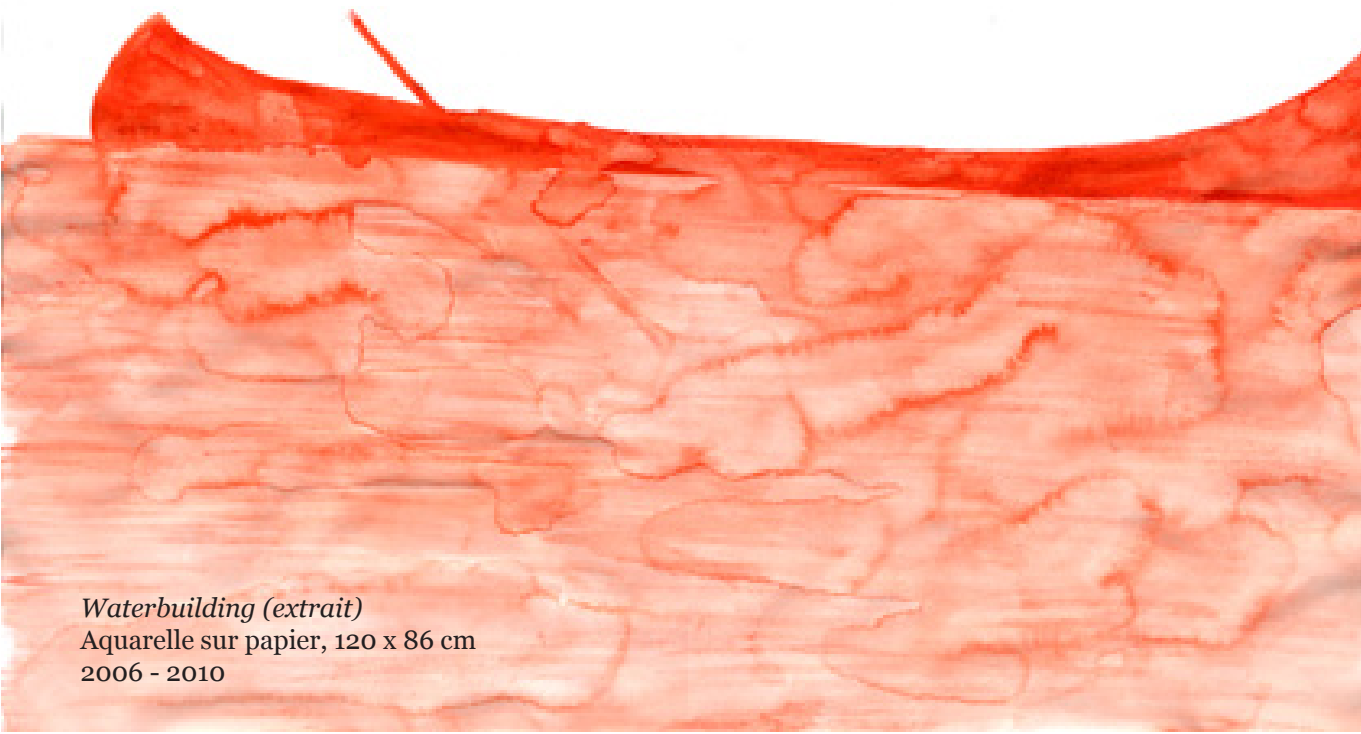
Psychotique river
Aquarelle sur papier, 120 x 165 cm
Exposition à la Galerie Les Petits Moutons à l'Abreuvoir, Strasbourg
2008

Psychotique river
Aquarelle sur papier, 120 x 165 cm
2008
Collection de l'Artothèque du Limousin

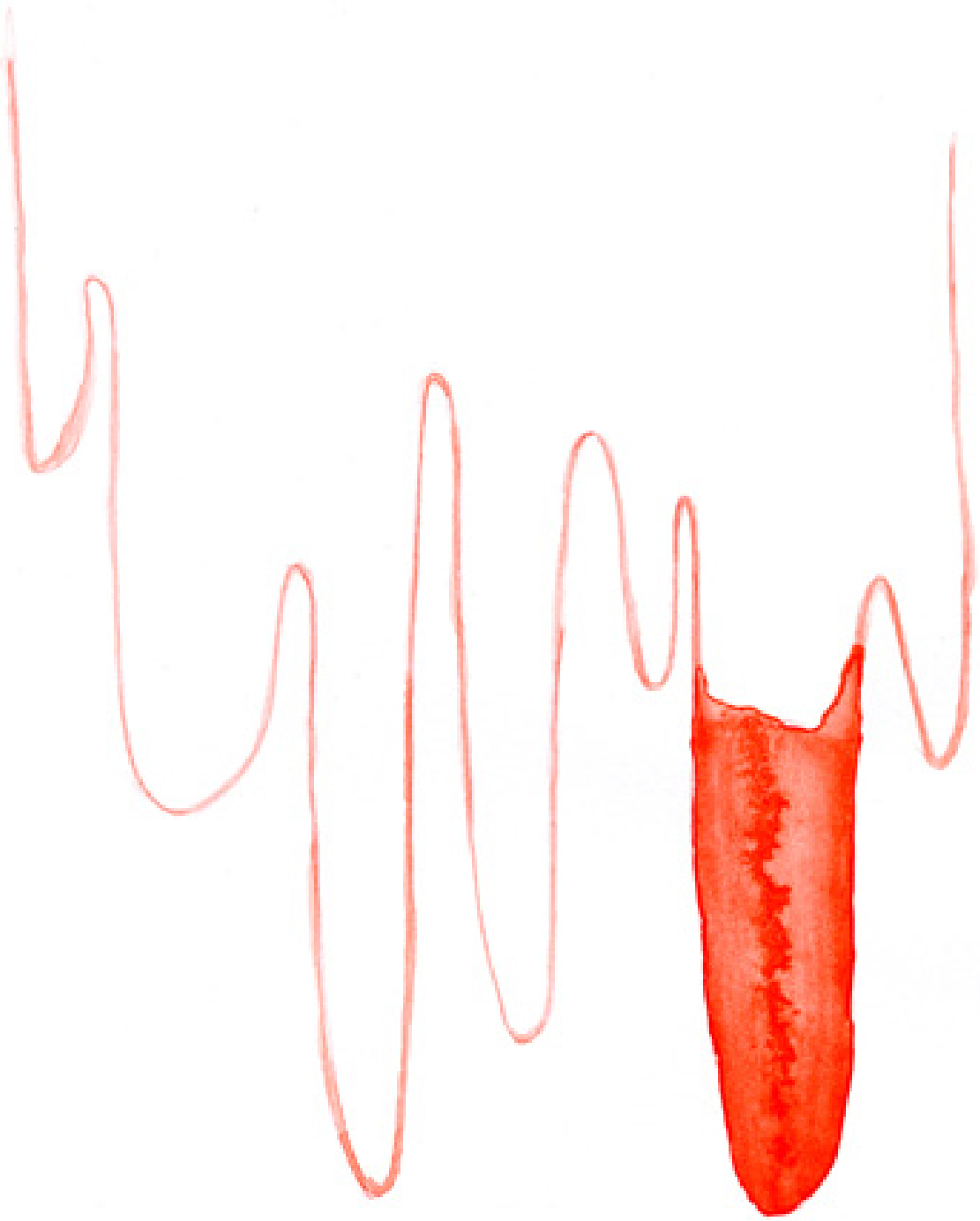


Psychotique river
Aquarelle sur papier, 120 x 165 cm
2008
Collection de l'Artothèque du Limousin

Waterbuilding (extrait)
Aquarelle sur papier, 120 x 86 cm
2006 - 2010



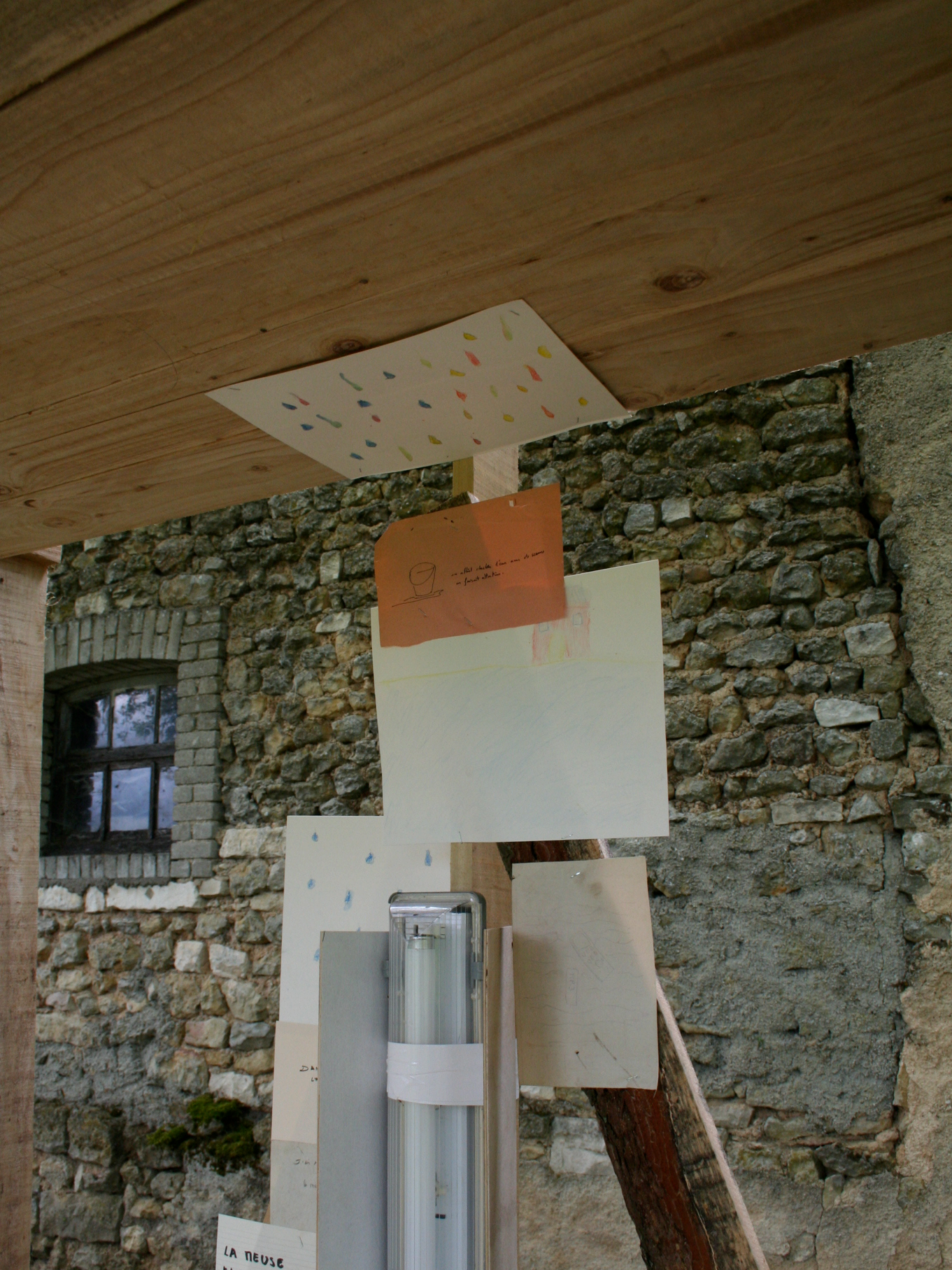
Waterbuilding (extrait)
Aquarelle sur papier, 120 x 86 cm
2006 - 2010

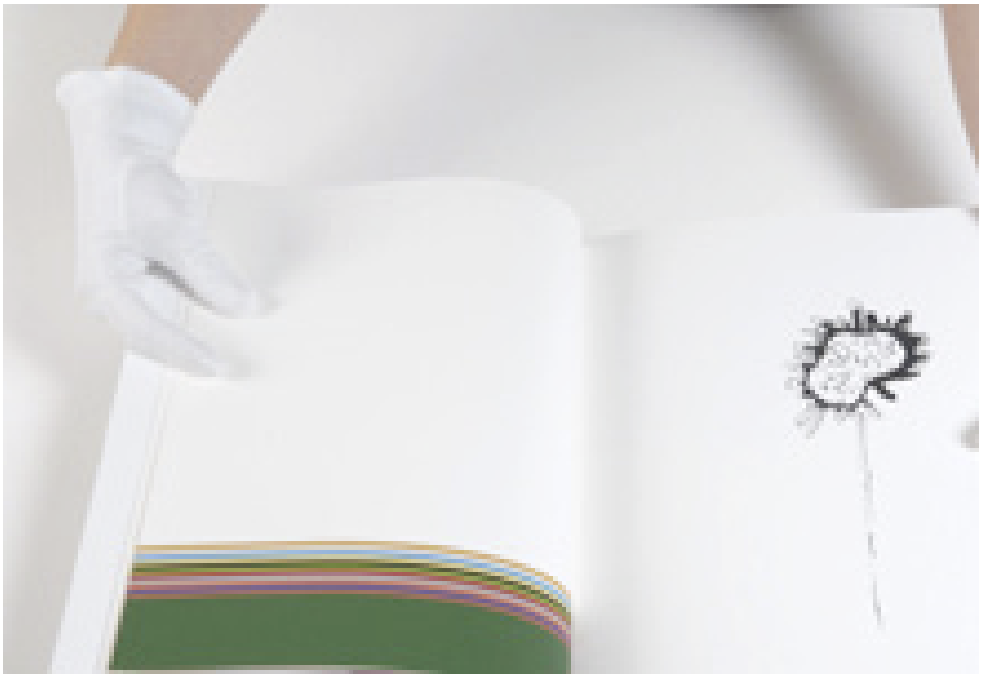


Waterbuilding (extrait)
Aquarelle sur papier, 120 x 86 cm
2006 - 2010

Bredele River
Aquarelle sur papier, bois, 40 x 210 cm
2009

Evaporation silencieuse
Bois, dessins, aquarelles, 900 x 130 x 210 cm
2008
Cette œuvre a été réalisée à l'occasion d'une résidence à Domremy-la-Pucelle. J'ai durant une semaine rencontré un bon nombre d'habitants du village et les ai fait parler des crues de la Meuse. Il en a résulté cette suite de prise de note par le dessins et cette architecture pour les acceuillir.


LA MEUSE



Zaubergarten est un livre d'artistes.

Il est née du désir de l'éditeur artiste Charles Kalt de réaliser un livre ou se rencontre deux modes d'expression à priori que tout oppose. (Dessins figuratifs et une abstraction programmatique en couleur).
Connaissant le travail de Nicolas Schneider, Charles Kalt émet le souhait d'acquérir des dessins de « fleurs » dans l'objectif de les poser en regard à une proposition personnelle dans l'espace d'un livre.
Une série de onze dessins au trait noir de « fleurs » extraites de carnets sont sélectionnés.
Ces dessins ont trouvé leurs échelles et sont retravaillés par l'auteur en fonction de l'espace de la page.
En vis-à-vis de ces images au trait et en noir, qui sont imprimées dans la plus simple expression de leur forme, s'oppose un travail complexe de couleurs imprimées en aplats.
Douze couleurs sont imprimées douze fois dans des ordres différents et alternés.
À chaque fois une des couleurs est imprimée en fond, sur laquelle onze autres couleurs seront imprimées côte à côte en superposition bord à bord.
Cette procédure influence l'ensemble des couleurs en fonction de la dominante de fond.
Le résultat donne à voir en réalité 144 couleurs uniques.
Face à l'économie de moyens des dessins, s'oppose une grande variété de couleurs finement et subtilement modulées par le processus.
La disposition des propositions colorées est ainsi organisée dans l'espace du livre en fonction des « sentiments » colorées et de leurs rapports aux dessins.
Ce livre est réalisé comme un « exercice de style ».
La rencontre des deux univers, abstrait et figuratif créer la forme. Cette forme à trouver sa justesse au sein de l'espace d'un livre.

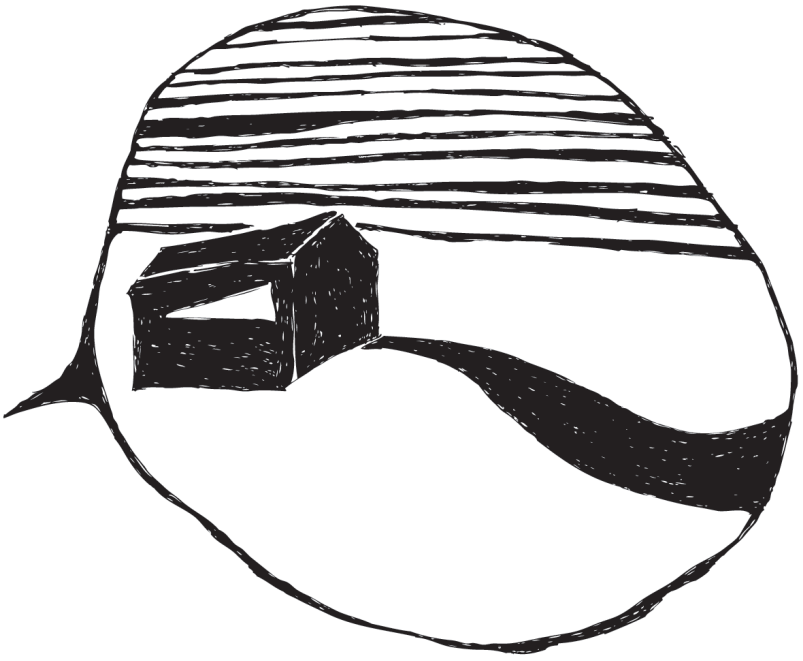
Livres imprimés en sérigraphie par Charles Kalt sur les presses de c.k.éditions.
Janvier 2009.
Édition limitée, numérotée et signée à 25 exemplaires et 6 épreuves d'artistes.

32 pages.
Papiers: Rivoli blanc 160 g/m2 et Chromolux blanc 250 g/m2.
Reliure: dos carré collé et grecqué.
Format: 245 x 340 x 8 mm.
Pochette: tissus de Suédine verte, doublée de coton brun.

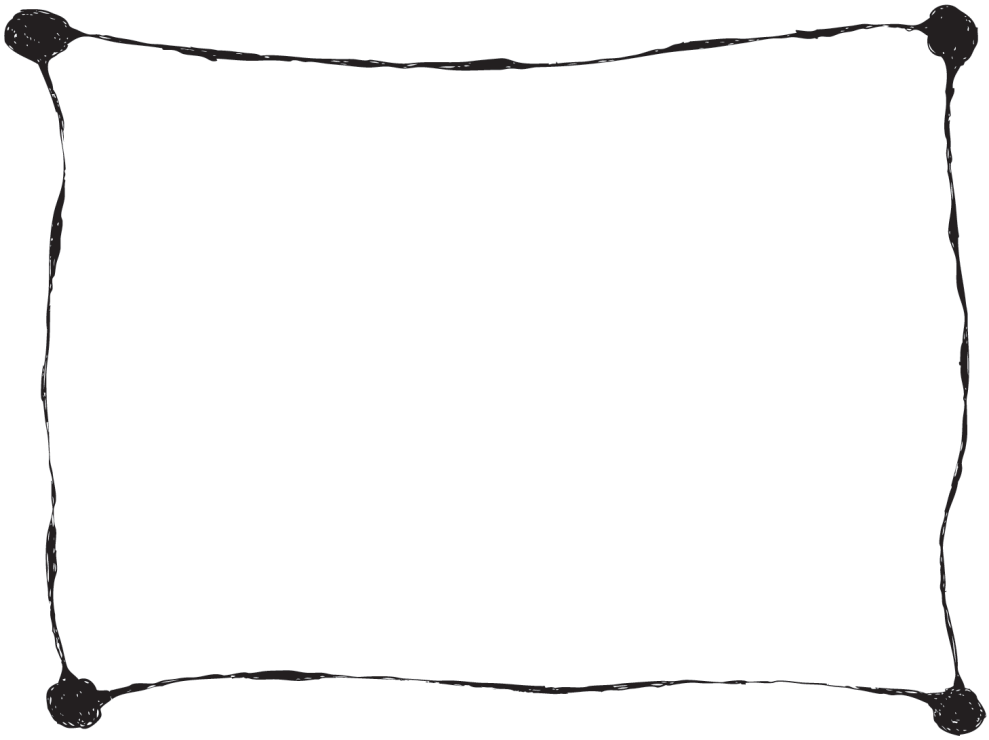
Aquarelle
Aquarelle sur papier, vue de l'exposition à la Galerie Octve Cowbell,
Metz
2006

Waterbuilding
Aquarelle sur papier, 120 x 86 cm
2006 - 2010

Waterbuilding
Aquarelle sur papier, 120 x 86 cm
2006 - 2010



Risque de précipitation
Aquarelle sur papier, 40 x 60 cm
2008



Risque de précipitation
Aquarelle sur papier, 40 x 60 cm
2008

Instant de paysage (Maas-Meuse)
Eau de rivière évaporée sur plexiglass, 250 x 50 x 4 (chaque pièce)
2004

Instant de Paysage

Mass / Meuse – 2003

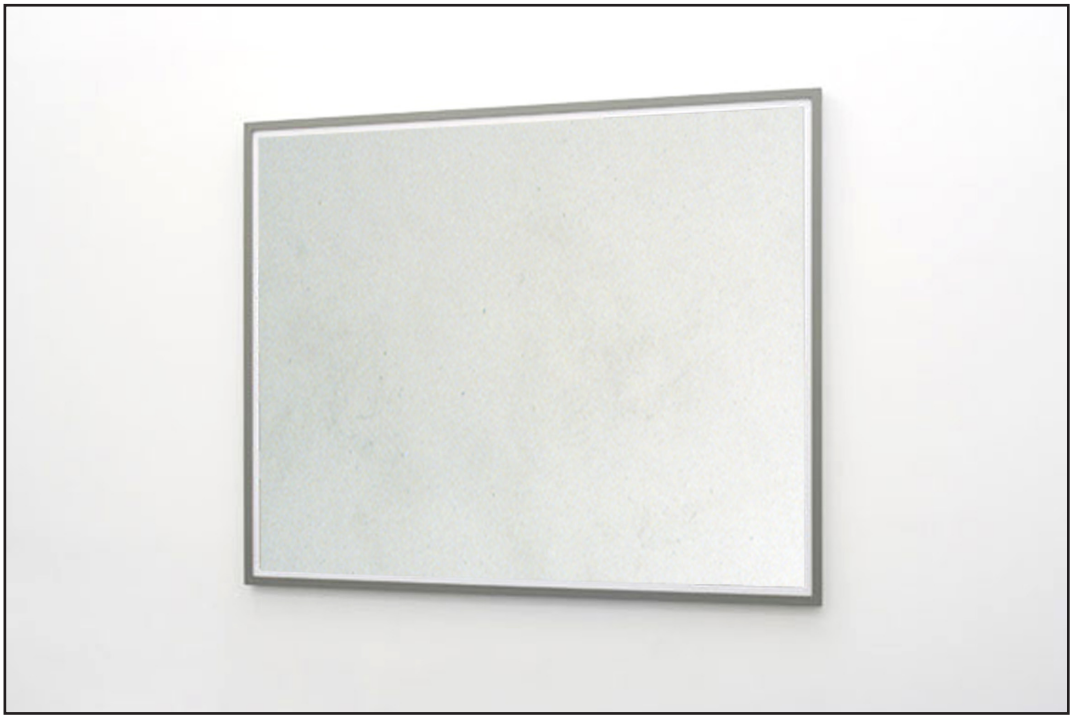
Alexandre Bohn

Instant de paysages – Mass / Meuse – 2003
est constituer de deux épais panneaux en bois couverts d'une surface synthétique blanche et lisse.

Ils sont rectangulaires, élancés, juxtaposés en appuis au sol et au mur. Conçue spécifiquement pour cette exposition, l'œuvre vaut par ses formes épurées contrastant avec l'architecture décatie, maculée, distordue, de la petite église. Lui répondent les deux fines constructions horizontales d'acier sombre de « sculptures [dérives 1 et 2] – 2003 dont les lignes rigoureuses révèlent, dans l'église, le jeu irrégulier du dallage de pierre et les lacunes de certains vitraux. Relevant d'une esthétique minimaliste, ces deux œuvres, pourtant de grandes dimensions et contrastant considérablement avec le contexte visuel de l'église, frôlent l'invisibilité.

Elles incarnent une conception de l'œuvre d'art selon laquelle la proposition matérielle n'est pas un aboutissement, une fin en soi, mais bien plutôt le signalement ponctuel, le balisage, d'une démarche artistique qui l'excède forcément. Cependant, paradoxalement, les œuvres de Nicolas Schneider sont bien loin d'être évidentes et communicatrices. Et si elles attestent de la présence d'une démarche artistique, elles en signalent aussi la riche complexité. Extrêmement discrètes, elles requièrent une vigilance aiguë de la part du spectateur. Une fois repérées dans le contexte de l'exposition, elles continuent de lui opposer le vertige de leur << presque rien>>, de leur quasi – invisibilité. Plus encore, le laborieux relevé de telle irrégularité dans une brillance ou de telle nuance d'une blancheur, s'il constitue un salutaire exercice du regard, n'en reste pas moins faiblement instructif quand à la démarche de l'artiste. L'artiste qui, pourtant, ne prend pas à son compte le << what you see is what you get>> de Frank Stella et des minimalistes historiques. Les traces qui altèrent la régularité clinique des verres organiques blancs ou transparents sont plus que des jeux formels et des défis adressés au regard. Elles désignent sans les ouvrir des accès aux aspects immatériels et à une poétique, de la démarche de l'artiste. Ainsi, comme toutes les << évaporations >> de Nicolas Schneider, Instant de paysage – Mass / Meuse – 2003, est à la fois une sorte de tableau, une réflexion sur la peinture, et ce qui reste au terme du processus imaginé par l'artiste : construction d'une surface révélatrice, prélèvement d'eau (Gange, Jourdain, Mer du Nord, Seille, telle mare, telle flaque, Meuse...), versement de l'eau sur la matrice, attente de l'évaporation. Comme toute pratique picturale, le processus des << évaporations >> implique, certes, le recouvrement d'un support. Mais il y décèle particulièrement l'acceptation de l'aléa et évoque un artiste à la fois au-delà et en –deçà de la peinture.

L'un des deux panneaux d'instant de paysage – Mass / Meuse – 2003, porte les traces de l'évaporation d'une eau prélevée à la source du fleuve ; l'autre celle de l'évaporation d'une eau prélevée à son embouchure. Ainsi, peut-on rêver de l'œuvre comme condensé de son objet et du rassemblement du diptyque lors de sa présentation à Ville-devant-Belrain comme d'un marquage de l'équidistance entre les deux extrémités de la Meuse.



Instant de paysage (le Jourdain)
Eau de rivière évaporée sur papier, 120 x 86 cm
2000

Instant de paysage (le Gange)
Eau de rivière évaporée sur papier, 120 x 86 cm
2000

L'EAU EST

Au-delà des mythes, au-delà des textes religieux et des pratiques afférentes, au-delà des rituels initiatiques ou purificateurs, au-delà de la symbolique, du mysticisme, de tout romantisme poétique et de l'écologisme, au-delà de la délectation des uns et de la phobie des autres, au-delà de l'imaginaire populaire et des dictons, l'œuvre de Nicolas Schneider entretient avec l'eau une relation profonde. De l'eau, référence majeure de sa démarche depuis des années, nous retiendrons ici les spécificités formelles et physiques qui, à force d'évocations et de recours, en viennent à concerner directement tout l'oeuvre. L'eau est le fluide. L'eau est le transparent. L'eau est le trouble. L'eau est le polymorphe.

LE FLUIDE

La pratique artistique de Nicolas Schneider peut aussi bien être dormante, stagnante, que courante. Dormante, la démarche artistique de Nicolas Schneider se décante d'elle-même, ce temps discernant comme par précipitation des valeurs au sein du corpus. Stagnante, elle se concentre et, sans remoud, génère éventuellement de nouvelles hypothèses, de nouveaux principes, un nouveau potentiel dynamique. Courante, alors véloce, elle creuse son lit, et déborde, et s'ouvre de nouvelles perspectives ; elle laisse émerger et propulse à flot et révèle des objets neufs, polis et profilés. Les œuvres.

LE TRANSPARENT

Pour visuelle qu'elle soit supposée être, l'œuvre de Nicolas Schneider prend pourtant bien souvent le risque de l'invisibilité sinon de l'immatérialité. La quasi-invisibilité advient pour partie du fait de la transparence des matériaux impliqués. De l'eau dans du verre : à cet égard les Dormants * et leurs verres soufflés conjugué à l'eau qu'elles peuvent contenir sont doublement significatifs.

D'autres pièces tridimensionnelles, les Dérives*, également basses et disposées à même le sol, peu spectaculaires en dérogeant ainsi à 1a traditionnelle érection sculpturale, exploitent sur de fins châssis d'acier, la transparence -mais aussi l'effet de surface miroitante- du verre minéral ou organique partiellement travaillé en bas relief évanescent. Ces pièces dont le verre ne recouvre pas totalement 1a châssis opèrent en outre un distinguo entre la transparence et l'absence. De verre minéral ou organique, les supports des premiers Instants de paysage*, évaporations d'eaux préalablement prélevées, sont également transparents. Les évaporations Instants de paysage* plus récentes, réalisées sur des plaques opaques blanches, frôlent elles aussi l'invisibilité tant elles ne proposent presque rien sur de grandes surfaces. Comme les Instants de paysages transparents, elles mêlent à leur surface aux restes déshydratés les reflets aqueux de l'environnement d'expositions et l'image du spectateur parfois. La visibilité de vidéo-météo*, projection dans un espace soumis aux variations de la luminosité naturelle, est quant à elle conditionnée par l'assombrissement du ciel symptomatique de l'imminence d'une ondée. Les images de la vidéo retraçant la fabrication hésitante et laborieuse d'un petit bateau en papier n'apparaissent qu'en cas de temps pluvieux lorsque l'eau faite nuage et averse, bien que transparente, parvient à atténuer la luminosité solaire.

De transparence et d'invisibilité, il est aussi éminemment question avec Prochaine sortie*, proposition collective et lauréate de Nicolas Schneider, Isabelle Pépin, architecte paysagiste, et Jean Poinsignon, musicien, dans le cadre d'un concours

d'aménagement paysager d'un tronçon autoroutier. Plutôt que d'implanter du visible-tangible en bordure de chaussée, les auteurs ont, par le biais d'une composition enregistrée sur bande magnétique destinée à l'autoradio, importé à l'intérieur du véhicule l'environnement sonore recomposé des paysages traversés. Ainsi, exceptionnellement, l'espace public, par le son, investi l'espace privé de l'habitacle. Ainsi, le dispositif, par contraste à l'habitude, révèle-t-il l'isolation, la démarcation, que constituent les surfaces vitrées malgré leur transparence. Dérogeant par ailleurs aux conventions d'un art public sculptural et monumental. Prochaine sortie est immatériel et plaque ses ondes sonores en transparence sur l'environnement visible parcouru.

LE TROUBLE
L'intérêt constant de Nicolas Schneider, l'individu, pour l'eau restera inexpliqué et la motivation de l'artiste attribuant à cet élément une place centrale dans son oeuvre aussi trouble. Le corps de l'oeuvre lui-même, par ailleurs, est marqué par des influences, semble résulter d'affluents, de sources contrastées. Chaque œuvre, tel un confluent, est trouble de ses origines encore mal mêlées. Déjà plus l'un ni plus l'autre, elle n'est pas encore tout à fait tierce. Ainsi, se chahutent ici et là sans jamais se dissoudre minimalisme et baroque, conceptualisme et romantisme, constructivisme et héritage cagien,...

LE POLYMORPHE
Enfin, si ces courants parmi d'autres traversent et agitent tout l'oeuvre, ils finissent par sédimenter des formes très diverses. Alors peut-on rapprocher une aquarelle, un tableau d' «évaporation», une «sculpture» transparente, un dispositif sonore, un agencement mural, un texte et un tirage d'image numérique. Solide, liquide, gazeuse peut être l'eau.

Alexandre Bohn, novembre 2003.

né le 11 juillet 1964

Expositions :

Expositions personnelles (sélection)

2009 - “Aquarelles“, Ecole supérieure d’Art d’Epinal, Epinal
2008 - “Aquarelles“, Galerie des petits moutons à l’abreuvoir, Strasbourg
“Évaporation silencieuse“, Domremy-la-Pucelle, résidence à l’occasion de la fête “Domremy en mai“
2006 - Galerie Octave Cowbell, Metz
2003 - LAB galerie, Strasbourg
2001 - La lune en parachute,Epinal (publication)
1999 - CAUE de Meurthe et Moselle, Nancy
1998 - Galerie Oeil, Forbach
1997 - Galerie Diastol-Systol, Verdun
1996 - Les vitrines du hall, Ecole supérieure des Beaux – Arts de Valenciennes.
1991 - Hotel de ville de Longwy-haut, Trans/Arts, (publication).
Galerie de la Parenthèse, Nancy, (publication)
1990 - Exposition chez Daniel Monnier, Nancy
1989 - Galerie Alinéa, Nancy

Expositions collectives (sélections)

2011- “En attendant les pluies“, (avec Antoine Lejolivet), Faux Mouvement, Metz.
Evaldokase Museum, (avec Antoine Lejolivet) Haapsalu Estonie
2010- “Fish and Chips“ (avec Antoine Lejolivet) Galerie Lillebonne, Nancy
“Dérive Magnétique“, (avec Antoine Lejolivet) Accélérateur de Particules, Strasbourg (publication)
“Entrez c’est fermé“, (avec Etienne Pressager) Schaufenster, Sélestat
2009- “La Douëra“ (avec Charles Kalt), Malzéville (publication)
2006 - Conseil Général de la Moselle, Metz
2005 - “Encore de l’eau“ association Plus vite, Hampont
2004 - Le Vent des Fôrets, Meuse, (publication)
2003 - “Trace et reste“, Le Vent des Fôrets, Ville devant Belrain, Meuse
“Voisin-Voisine“, Les amis du Frac Lorraine, Metz, (publication)
2002 - “Mein Aldi mon Cora“, exposition transfrontalière itinérante (Sarre, Lorraine, Luxembourg), publication
2001 - Le Garage avec Alain Balzac et Kyra Stratmann, Nancy
1999 - “Prochaine Sortie“ concours d’idées avec Isabelle Pépin et Jean Poinsignon, Fougères
1997 - “L’Extra c’est Exquis“, Galerie Edouard Manet, Gennevilliers
“Ici l’ombre“, Forbach, Cocheren (Moselle)
“Fin de bail”, Nancy
1995- Musée du pays de Sarrebourg, Chapelle des Cordeliers, Sarrebourg, (catalogue).
Prix Robert Schuman, Luxembourg (commissariat de Mr. Urs Raussmüller), (catalogue).
Centre Culturel Français de Karlsruhe, Karlsruhe,(catalogue).
1992- Marsal 92, (P.Neu, J.C. Loubières, J. Villemin), Marsal, (catalogue).
1991- Parralèles, Nancy-Arles. Grenier à sel, Arles, Galerie Poirel, Nancy.
Zweites Kunstlersymposion, Vahlbruch (Allemagne).
Autour de Sade, Nancy, Albi…

1990- Materie Prima, Galerie Nancy Thermal, Nancy, (catlogue).
Eighty, Créateurs à suivre, Paris, (catalogue).
Saga, Galerie du Faisan, Paris.
Sélest'art, Sélestat, (catalogue).
1987- Eglise collègiale de Marsal.

Commandes publiques :

2010- Aménagement sculptural pour un centre de vacances à Longemer avec Jean Poinsignon (architecte Christian Vincent), projet en cours.
1995- "Espace en attente" 1% bibliothèque universitaire de Metz-Saulcy
1991- Stelle en hommage à Berthe Boucher, Résistante

Bourses :

Aide à la création en 2003 (région Lorraine) et en 2010 (région alsace)

Organisation et régie d'expositions et production d'œuvres d'art

1990 – 1992 : Responsable de la galerie associative ALINEA à Nancy

1992 : Organisation et programmation de l'exposition "Marsal 92" (Jean-Claude Loubière, Jean Villemin, Patrick Neu, Nicolas Schneider) en collaboration avec O. Kamoun et H. Decelle

1992 à 1995 : Responsable de la Synagogue de Delme, espace d'art contemporain avec O. Kamoun et H. Decelle

1995 à 2007: Assistant de Jean-Marc Bustamante

1997 : Organisation et programmation de l'exposition "Fin de Bail" au 14 rue des Tiercelins à Nancy (Exposition collective d'une vingtaine d'artistes.)

2002 à ce jour : Activité en free-lance (Menakik prod : atelier de production et de régie artistique)

- diverses productions et réalisation des œuvres de Jean-Marc Bustamante jusqu'en 2007
- Diverses pièces pour Jean-Pierre Bertrand
- réalisation d'Amer 6 pour Philippe Lepeut (jardin des deux rives, Strasbourg)
- Bronzes et moula ge pour Jean-Luc Parent
- Aménagement d'une aire de repos, pour la commune de Marsal, création et production
- Biennale de Venise, pavillon français, pour Jean-Marc Bustamante : organisation, gestion générale, régie, coordination de la production et production des œuvres exposées.
- "Beautiful day", Kunsthaus de Bregenz, pour Jean-Marc Bustamante, organisation, gestion générale, régie, coordination de la production et production des œuvres exposées.
- "Commerces", Franck Scurti, pour les Nuits Blanches de Paris, régie générale, production
- "Pied de porc", John Bock, régie et production, Printemps de Septembre, Toulouse
- Mobilier liturgique de la cathédrale de Metz, Mattias Bonneti, production.
- "Medulla tree", M/M paris, régie et production
- Bronzes polychromes pour Stéphane Balkenhol
- Infographie pour JM Bustamante, travail sur les panoramas depuis 1997

2007 à ce jour : Responsable des expositions et projets à Ecoles supérieures des arts décoratifs de Strasbourg.

Pédagogie et enseignement :
1992 – 1995 : Diverses interventions scolaires dans le cadre d'ateliers de pratiques artistiques
1995 – 1998 : Enseignant à l'Ecole nationale des Beaux-arts de Nancy
1999 : Work-shop à l'Ecole des Beaux Arts de Lyon (étudiants du département design d'espace)
2002 : Chargé de cours (design, graphisme) et responsable des expositions à l'ENSGSI Nancy
2009 : Work-Shop à Ecole supérieure d'art d'Epinal

Autres activités professionnelles :
1980 – 1986 : Mouleur, fondeur d'art à Paris. Atelier Blanchet-Landowsky (œuvres de D. Giacometti, César, R. Masson, Ipoustéguy…)
Depuis 1989 : Activité artistique personnelle (expositions, concours, commandes publiques, éditions….)
1992 – 1995 : Dessinateur cartographe.
1997 : Réalisation du CD Rom "retour au futur" pour Christian Vincent (architecte)
1999 : infographiste à France 3 Lorraine

Formation :
1986 – 1990 : Etudes à l'Ecole municipale des Beaux-arts de la ville de Metz.